

MPSIC / PCSIB – entraînement – épreuve type Centrale
Tzvetan Todorov, *Frêle bonheur. Essai sur Rousseau* (1985)

Résumé
Structure argumentative

Phrase introductive (à restituer) : diversité du motif de la solitude chez Rousseau.

I. La déploration de la solitude (§ 1 et 2)

1. Le malheur de la solitude (§ 1)

- Confronté aux affres de la solitude, Rousseau regrette la compagnie de ses semblables.
- Ces derniers, écrit-il, lui ont imposé cet état.

2. Le paradoxe de la solitude en société (§ 2)

- Une telle solitude est cependant préférable à celle dont souffre en société l'individu privé de communication réelle avec autrui.
- Seul le vrai solitaire peut accéder à la vraie communication.

II. La critique de la vie en commun (§ 3 à 5)

1. La critique de l'« état de société » (§ 3 et 4)

- On reconnaît ici la critique rousseauiste de la société.
- Cette dernière est accusée de corrompre l'homme.
- Elle l'aliène également en l'attachant à autrui.
- Or Rousseau refuse catégoriquement toute sujétion : la solitude est préférable.
- Elle permet d'échapper à une promiscuité délétère.

2. L'autosuffisance de l'homme (§ 5)

- Du reste, l'homme se passe parfaitement d'autrui.
- C'est en lui-même qu'il trouve les plus grands biens, comme l'a enseigné la pensée stoïcienne.
- Le solitaire rejoint ainsi chez Rousseau l'état naturel de l'homme.

III. Une défense problématique

1. Une argumentation contradictoire (§ 6)

- À Diderot qui affirme la méchanceté du solitaire, Rousseau rétorque que, vivant seul, on ne peut par définition faire de mal à personne.
- Bien plus, les solitaires seraient intrinsèquement affables.
- Tous les arguments sont bons pour défendre la solitude.

2. Une insistance suspecte (§ 7)

- Rousseau en vient ainsi progressivement à exalter la vie solitaire.
- Et il le fait avec une insistance troublante.
- Est-il vraiment heureux, cet homme seul qui clame continuellement son bonheur ?
- Ce faisant, il maintient d'ailleurs avec autrui un commerce dont il prétend vouloir se passer.

IV. Extension de la notion de solitude (§ 8)

- Du reste, être solitaire ne suffit pas.
- Encore faut-il purger son individualité de tout élément extérieur à soi.
- C'est cette tentative que relate Rousseau dans sa dernière œuvre.

Proposition de résumé

Multiple apparaît la solitude chez Rousseau. Confronté à ses affres, Rousseau semble regretter la compagnie de ses semblables, qui lui auraient imposé cet état. Une telle solitude serait cependant préférable à celle dont on souffre paradoxalement en société. Seul le vrai solitaire peut établir de véritables interactions.

On reconnaît ici la ^{/50} critique rousseauiste de la société, accusée de corrompre l'homme et de l'aliéner en l'attachant à autrui. Or Rousseau refuse catégoriquement toute sujétion : la solitude est préférable, elle qui permet d'échapper à une promiscuité délétère. Du reste, l'homme se passe parfaitement d'autrui : c'est en ^{/100} lui-même qu'il trouve les plus grands biens. Le solitaire rejoint ainsi chez Rousseau l'état naturel de l'homme.

À Diderot affirmant la méchanceté du solitaire, Rousseau rétorque que, vivant seul, on ne peut nuire à personne. Bien plus, les solitaires seraient intrinsèquement affables. Tous les arguments, même ^{/150} contradictoires, sont donc bons. Rousseau en vient ainsi à exalter la vie solitaire avec une insistance troublante. Est-il vraiment heureux, cet homme seul qui clame continuellement son bonheur ? Ce faisant, il maintient d'ailleurs avec autrui un commerce dont il prétend vouloir se passer.

Du reste, être solitaire ne ^{/200} suffit pas. Encore faut-il purger notre individualité de tout élément extérieur, tentative que relate Rousseau dans ses *Rêveries*.

[219 mots]

Dissertation n° 2 Éléments de correction

[I. Thèse]

Comme le souligne Jean-Jacques Rousseau, l'« homme social » peut apparaître inférieur au « solitaire » dans la mesure où la vie en société est susceptible de remettre en cause certaines dimensions essentielles de la vie humaine.

[I.1. L'« extérieur » au détriment de l'« intérieur »]

Dès lors qu'il est intégré à une société, l'individu est soumis à la pression de l'opinion publique : vivant du regard et du jugement d'autrui, il cultive le paraître au détriment de sa vie intérieure et de la vérité de son être. Cette prégnance de l'« extérieur » est particulièrement sensible dans la société bourgeoise dépeinte par **Edith Wharton**. Dans le vieux New York du *Temps de l'innocence* règne en effet le Bon Ton, cette « représentation visible » du Bon Goût (chap. 2, p. 32). Aussi les individus, vivant dans la « crainte des critiques » (chap. 16, p. 152), doivent-ils se montrer en toute circonstance conformes aux attentes de l'opinion publique. Tout se joue ainsi « à la surface » (chap. 12, p. 126), une surface sans cesse exhibée aux regards comme le souligne l'importance du motif du *theatrum mundi* dans le roman. Le théâtre d'**Eschyle** offre une illustration symbolique de cette importance de l'« extérieur » dans la vie sociale. On sait en effet que les personnages individualisés des tragédies grecques portaient des masques. Ainsi apparaissent-ils dans nos pièces comme des types conventionnels, réduits à leur statut, leur fonction – leur « extérieur » –, bien plus que comme des êtres dotés d'une véritable intériorité. **Spinoza** souligne quant à lui combien le contrôle de l'« extérieur », en société, peut être problématique pour les individus. Dans le chapitre XX du *Traité théologico-politique*, il envisage le cas d'un pouvoir cherchant à brider la liberté de parole de ses sujets, à contrôler entièrement ce qui transparaît d'eux extérieurement. Une telle censure aurait pour résultat une forme de duplicité, c'est-à-dire une dissociation de l'intérieur et de l'extérieur mettant en cause l'intégrité de l'être humain : « les hommes ne cesseraient d'avoir des opinions en désaccord avec leur langage » (p. 198).

[I.2. L'« aliénation » au détriment de la « liberté »]

L'individu risque ainsi de devenir étranger à lui-même¹, à son être profond, asservi qu'il est par la vie en société. On comprend dès lors que cette dernière puisse apparaître comme une forme de privation de liberté² insupportable aux yeux de Rousseau. Il s'agit bien là d'un défaut propre à la « vie commune » car, écrit **Spinoza** dans une perspective politique, le « droit de vivre suivant leur complexion propre » est transféré par les hommes à l'autorité souveraine (préface, p. 58). L'État a ainsi le pouvoir d'imposer à tous un mode de vie commun. Cette

¹ C'est la définition psychologique du terme *aliénation*.

² Rappelons que l'aliénation est aussi, dans son sens philosophique ou sociologique, la « privation de libertés, de droits humains essentiels ».

situation d'assujettissement³ est particulièrement sensible dans l'État des Hébreux. Dans le chapitre XVII du *Traité théologico-politique* qui en dresse le tableau, Spinoza insiste sur l'obéissance qui caractérise cette vie en société : « d'une manière générale, toute leur vie était une constante pratique de l'obéissance » (p. 131). La volonté individuelle s'efface, tous les comportements sont « dictés par des prescriptions de la Loi » (*ibid.*). Le même phénomène est mis en lumière par **Eschyle**. L'obéissance apparaît ainsi comme la vertu civique par excellence dans *Les Sept contre Thèbes*. Dans *Les Suppliantes*, le sort des Danaïdes illustre de façon hyperbolique l'aliénation que peut représenter la « vie commune ». Demeurer dans leur patrie, c'est vivre « asservies » (p. 52), plier sous le « joug » (p. 55) d'un hymen imposé et devenir ainsi « esclaves » (p. 62). Mais fuir ne signifie pas pour autant gagner en liberté, lorsque cette fuite est celle de toute une communauté familiale ; toute relation à autrui implique en effet une forme de dépendance. Les cinquante Danaïdes apparaissent ainsi à Pélasgos comme entièrement soumises à un père « qui pense et veut pour [elles] » (p. 84). Chez **Edith Wharton** également, les contraintes sociales sont présentées comme profondément aliénantes. On retrouve du reste dans le roman la métaphore du joug (cf. chap. 20, p. 201) comme celle de l'esclavage – lorsque May est présentée comme « esclave des conventions » (chap. 18, p. 176). Se libérer de cet état de dépendance implique alors une forme de solitude, ce que comprend Archer, « ému à la pensée de ce qui avait pu donner à Mme Olenska cette soif d'une liberté qui comportait tant de solitude » (chap. 9, p. 91).

[I.3. La supériorité du « solitaire » sur l'« homme social »]

L'homme solitaire, qui se soustrait à cette contrainte de l'obéissance et vit à l'écart du regard aliénant d'autrui, peut donc apparaître comme « supérieur ». Quant à l'homme social, sa vie n'est-elle pas placée sous le signe de la dégradation ? Ainsi Newland Archer oppose-t-il, dans *Le Temps de l'innocence* d'**Edith Wharton**, la « vraie vie » à celle qu'il a toujours connue au sein de la bonne société new-yorkaise, une vie « qui n'est qu'un mensonge » (chap. 24, p. 236), où tout n'est qu'apparences factices. Les êtres qui évoluent dans le vieux New York apparaissent ainsi bien souvent comme mesquins, hypocrites, « vides » intérieurement comme Newland le constate amèrement pour son épouse May (chap. 20, p. 204). **Spinoza** souligne lui aussi dans son *Traité théologico-politique* les effets potentiellement néfastes de l'état civil. Ainsi, lorsque les individus sont aliénés au point d'être empêchés de faire ouvertement usage de leur libre jugement, la vie sociale devient « le règne de la fourberie » : les hommes sont contraints « à la détestable adulation et à la perfidie » (XX, p. 199), en une dégradation morale qui n'est pas sans rappeler les critiques de Rousseau. Plus grave encore, les préjugés – les opinions communes et préconçues – peuvent s'imposer à eux. Les voici alors ravalés « à l'état de bêtes brutes » (préface, p. 51), c'est-à-dire dégradés ontologiquement.

La position rousseauiste trouve ainsi des échos dans les œuvres de notre corpus. La vie en société, où l'« extérieur » l'emporte sur l'« intérieur », peut menacer l'intégrité de l'individu, réduit à un masque factice. La dépendance aux autres qu'elle implique risque de devenir aliénation voire esclavage. On comprend dès lors que Rousseau mette en garde contre une société dégradante et corruptrice et fasse du « solitaire » un idéal. Néanmoins, aller jusqu'à affirmer que « la société est mauvaise, la solitude est bonne » (l. 73-74), c'est adopter une position manifestement excessive que nos œuvres nous invitent à discuter – tout comme les écrits de Rousseau du reste.

³ *Assujettissement* : « Situation de contrainte imposée à quelqu'un et due à l'obéissance, à des règles, obligations, formalités ou normes astreignantes de tous ordres ».

[II. Antithèse]

[II.1. La vie hors de la société : aliénation et souffrance]

Comme nous le rappelle Tzvetan Todorov, la position de Rousseau repose sur une représentation particulière de la nature humaine et de l'histoire de l'humanité. À un « état de nature » idéal, dans lequel l'homme vivait libre, dans une bienheureuse autosuffisance, succède l'« état de société » et ses nombreux vices. Or, l'état de nature dépeint par **Spinoza** dans le chapitre XVI du *Traité théologico-politique* est bien différent de cette conception rousseauiste. Certes, les hommes y jouissent d'une forme de liberté. Mais cette « liberté de nature » n'a rien d'enviable. Agissant selon leur bon plaisir, c'est-à-dire sous la dictée des passions, les hommes sont en fait soumis « au pire esclavage » (XVI, p. 78). En outre, ils sont « asservis aux nécessités de la vie » (XVI, p. 70). Les hommes vivent ainsi « très misérablement » (*ibid.*) à l'état de nature, dans une situation de profonde aliénation. On trouve dans *Les Sept contre Thèbes* d'**Eschyle** un écho intéressant à cette conception. Lors de la scène des boucliers, Étéocle rappelle incidemment le mythe d'origine de la cité de Thèbes. Des dents d'un dragon tué par Cadmos naissent les Fils du Sillon, animés par une fureur guerrière qui les pousse à se combattre aveuglément et à s'entretuer. Seule la soumission à une autorité souveraine et le passage à l'état civil permettra aux quelques survivants d'échapper à cette condition et de jouir des bienfaits de la vie commune. Nul mythe d'origine n'est évoqué dans le roman d'**Edith Wharton**. Mais on y voit néanmoins combien douloureuse et misérable peut être une existence solitaire. Bien qu'elle revendique une forme d'émancipation, Ellen Olenska sait qu'il est difficile de vivre « trop seule » (chap. 18, p. 177) : « Ellen Olenska souffrait de sa solitude » (chap. 13, p. 134). L'association explicite de la solitude à la souffrance dans cette phrase met en lumière ce que Rousseau cherche à cacher par des dénégations répétées : la solitude est pour l'homme un « très grand malheur » (Todorov, l. 7).

[II.2. Dépendance à autrui et accomplissement de l'humanité]

En effet, en exaltant la figure du solitaire et en la rapprochant de l'« homme naturel », Rousseau méconnaît le caractère social de l'homme, sur lequel nos trois œuvres semblent pourtant s'accorder. Loin d'être solitaire par nature, l'être humain y apparaît comme profondément dépendant des autres. Aussi est-ce dans le cadre d'une vie commune qu'il peut s'épanouir et s'accomplir pleinement. Dans l'Antiquité grecque déjà, Aristote avait affirmé sans ambiguïté la nature politique de l'être humain. Les pièces d'**Eschyle** portent témoignage d'une telle conception : l'existence véritablement humaine se vit nécessairement au sein de la *polis*. Tout écart apparaît donc comme problématique. Il n'est ainsi pas anodin qu'Eschyle précise qu'un des assaillants de Thèbes, Parthénopée, est le « rejeton d'une mère montagnarde » (p. 159). Il s'agit d'Atalante, chasseresse farouche, fuyant le monde humain et refusant tout lien social. Cette ascendance sauvage permet de souligner la part d'inhumanité de ce jeune guerrier. **Spinoza** l'affirme lui aussi dans son *Traité théologico-politique* : « pour vivre [...] le mieux possible les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps » (XVI, p. 70). La meilleure vie possible, la vie « supérieure », est celle que l'on vit entouré des autres, lié à eux par des relations particulièrement étroites comme le souligne la métaphore organiciste employée par le philosophe. L'importance de ces liens pour l'épanouissement de l'individu est également mise en lumière par **Edith Wharton**. Ellen Olenska, espère ainsi trouver à New York le bonheur que sa vie par trop autonome lui a jusqu'alors interdit : « Peut-être ai-je toujours vécu avec trop d'indépendance. En tout cas, [...] je veux sentir de l'affection et de la sécurité autour de moi » (chap. 9, p. 89). La comtesse souhaite désormais se conformer à un

mode de vie commun afin d'être entourée et protégée par les liens affectifs qui unissent les membres de la communauté du vieux New-York.

[II.3. L'autosuffisance : un fantasme et une impasse]

L'autosuffisance que Rousseau appelle de ses vœux apparaît dès lors moins comme un idéal que comme une illusion. Chez **Edith Wharton**, Newland Archer caresse le rêve de quitter le vieux New York, de rompre avec la vie sociale afin de pouvoir vivre son amour avec Ellen Olenska : « Ce que je veux, c'est partir avec vous pour un monde [...] où nous serons simplement deux êtres qui s'aiment, qui sont tout l'un pour l'autre, pour lesquels le monde ne compte pas » (chap. 29, p. 271). Mais ce désir d'autosuffisance n'est qu'un fantasme et une impasse, comme le lui rappelle la comtesse : « Oh ! mon ami ! Où est-il ce pays ? [...] J'en connais tant qui ont essayé de le trouver [...] et ils retrouvaient toujours le même vieux monde qu'ils voulaient abandonner » (p. 271-272). Cette réponse « amère » d'Ellen (*ibid.*) souligne que la société est bien l'horizon indépassable de la vie humaine. Que penser alors de l'état de nature évoqué par **Spinoza** au chapitre XVI du *Traité théologico-politique* ? N'est-il pas la preuve que l'être humain n'est pas par nature social ? Les commentateurs de Spinoza soulignent cependant que cet état est pensé par le philosophe moins comme une réalité historique que comme une hypothèse, une abstraction lui permettant de mettre en lumière les motifs qu'ont les individus pour constituer une société. Une telle situation serait en fait invivable, intolérable : une vie hors de la société ne saurait exister. Ainsi, dans *Les Suppliantes* d'**Eschyle**, les Danaïdes recherchent immédiatement une nouvelle *polis* à laquelle s'intégrer après leur fuite d'Égypte. De façon significative, l'une des seules mentions de la solitude dans la pièce est associée à la destruction de soi. « Que ne puis-je [...] trouver du moins un roc escarpé, [...] hautain et solitaire, [...] qui me garantirait une chute profonde ! » (p. 79) s'exclame le chœur : le lieu « solitaire » est symboliquement un lieu propice au suicide⁴.

On comprend dès lors la difficulté à laquelle est confronté Rousseau et l'ambivalence de sa position. Sa sensibilité exacerbée à toute forme d'aliénation lui rend insupportables certains problèmes inhérents à la vie sociale ; mais la solitude dans laquelle il cherche refuge est pour lui un poids et une souffrance, car elle nie le « besoin des autres » (Todorov, § 5) constitutif de tout être humain. Cette impasse apparente est une invitation à faire jouer dialectiquement les termes que la citation proposée à notre étude oppose catégoriquement.

[III. Synthèse]

[III.1. L'extérieur au sein de l'intérieur]

[III.2. Des liens qui libèrent]

[III. 3. Des espaces de « solitude » au sein même de la société]

⁴ On pouvait également convoquer une citation relevée et commentée en classe : « Ne me laisse pas seule, je t'en supplie, ô père : seule, qu'est une femme ? » (Coryphée, p. 77). Comme nous l'avons souligné, cette réplique met en lumière le statut de la femme dans la Grèce antique : elle n'est rien « seule », c'est-à-dire sans protection masculine. On peut pourtant élargir cette question à la situation de tout individu qui ne serait pas inséré dans une communauté : « seul, qu'est un individu ? » Dans un cas comme dans l'autre, la question est largement rhétorique : seul, on n'est rien.

[conclusion]

[**synthèse**] Les œuvres de notre corpus mettent ainsi en lumière la profonde ambivalence de la vie commune. Elles soulignent, à l'instar de Jean-Jacques Rousseau, les dangers inhérents à la société : davantage soucieuse du paraître que de l'être, cette dernière est propice à un développement de surface, purement extérieur, « rideau baissé sur du vide » (*TI*, chap. 21, p. 211) ; fondée sur une forme de dépendance, sur des relations contraignantes, elle semble remettre en cause la liberté, bien le plus précieux de l'individu. Aussi l'homme social peut-il apparaître comme un être dégradé et la solitude comme le gage d'une vie « supérieure ». Pourtant, l'idéalisation rousseauiste de l'autosuffisance néglige la nature sociale de l'homme, qui transparaît dans les écrits d'Eschyle, de Spinoza et d'Edith Wharton. Face à une solitude douloureuse et foncièrement aliénante, la vie en société apparaît comme la condition même de l'accomplissement humain et l'horizon indépassable de l'humanité. Cette socialité⁵ condamne-t-elle alors l'homme à l'« extérieur » et à l'« aliénation » ? L'impasse n'est en fait qu'apparente, tout comme le sont les antithèses qui structurent notre citation. La richesse des écrits de Rousseau sur la solitude nous prouve qu'il est possible de faire jouer autrement les termes de notre sujet : tandis que le caractère extérieur de la vie sociale informe l'intériorité des individus, la dépendance qui la caractérise est la condition même de la liberté humaine. Finalement, nos œuvres nous montrent que l'autonomie individuelle est moins à chercher hors de la société qu'en son sein. [**ouverture**] Cette question trouve un prolongement dans les réflexions de Ralph Waldo Emerson (1803-1882), chef de file du mouvement transcendantaliste américain. Dans un essai intitulé *Société et solitude*, il écrit ainsi : « La solitude est impraticable, et la société fatale ». D'un côté une solitude impossible ; de l'autre une société délétère. L'unique solution, selon Emerson, est de tâcher de former une société à partir d'individus autonomes et indépendants.

Pour approfondir cette dernière référence, voici un extrait un peu plus conséquent de *Société et solitude* :

Ici encore la Nature se plaît, comme elle le fait si souvent, à nous mettre entre des oppositions extrêmes, et notre salut est dans l'adresse avec laquelle nous suivons la diagonale. La solitude est impraticable, et la société fatale. Il nous faut tenir notre tête dans l'une, et nos mains dans l'autre. Nous y arriverons si, en gardant l'indépendance, nous ne perdons pas notre sympathie.

Il convient selon **Emerson** de « suivre la diagonale » entre deux extrêmes : la solitude niant notre besoin d'autrui et la société menaçant de nous corrompre. Il faut ainsi tâcher de concilier ces deux états a priori inconciliables : préserver notre autonomie au sein de la société et tempérer notre indépendance par le maintien de relations positives avec autrui.

⁵ *Socialité* : syn. de *sociabilité* dans le sens d'« aptitude à vivre en société ».